

**Luis Izcovich**

## **L'adolescence et le réel \***

La psychanalyse, qui s'est beaucoup étendue dans sa théorie à propos des enfants, l'a beaucoup moins fait à propos des adolescents. Il faudrait en déterminer les raisons afin de savoir s'il y a eu une négligence ou si le peu de références de Freud ou de Lacan à l'adolescence se trouve justifié.

Si j'évoque les enfants et souligne la disproportion quant à la théorisation par la psychanalyse à l'égard de l'adolescence, c'est que, en raison du fait de s'occuper du psychisme chez l'humain en rapport aux différents âges de la vie, il serait légitime que la place accordée à l'adolescence soit équivalente à celle accordée à l'enfance.

Or, qu'est-ce qu'on entend par âges de la vie ? Ce sont les différentes étapes où des remaniements insidieux ou brutaux déterminent des changements quant à ce qu'un sujet vit, et la façon dont il change sa perspective sur sa vie.

C'est un fait que ces changements existent tout au long de la vie, de la naissance à la mort, et se traduisent essentiellement par des remaniements libidinaux, en premier lieu des remaniements du corps induisant des effets parfois inattendus.

Maintenant, si la psychanalyse n'a pas mis au centre de sa théorie une telle conception, à savoir celle des étapes de la vie, c'est pour deux raisons majeures.

La première tient à ce que la psychanalyse n'admet pas l'idée d'une évolution linéaire et progressive chez l'être humain qui l'amène à la fin à une maturité psychique et sexuelle. Pas de théorie évolutive pour la psychanalyse. Il s'agit plutôt d'une structuration par l'après-coup. La notion d'après-coup contredit en effet l'idée d'évolution chronologique. Selon l'après-coup, c'est à partir d'une

\* Conférence prononcée à Albi, 10 octobre 2009.

expérience précise que tout le passé peut être remanié, donnant forme aux nécessités à venir. Il s'agit donc d'un moment crucial dans l'existence et en même temps imprévisible par l'horloge biologique. Il y a donc une opposition entre l'après-coup et une conception de la vie en étapes.

Deuxième raison : suivant l'orientation de Lacan et de façon solidaire à ce qu'on vient de dire, l'intérêt pour la structure du sujet est prévalent sur les remaniements de la libido. Bref, ce qu'on appelle la structure du sujet, c'est l'orientation des signifiants en une chaîne inconsciente. L'intérêt pour la psychanalyse sera à chaque fois de déchiffrer dans cette chaîne ce qui est resté voilé, énigmatique, qui coïncide avec le refoulé. Autrement dit, le principe de l'analyse vise à libérer à chaque fois ce qui reste attrapé dans l'inconscient où il exerce ses effets de façon symptomatique.

Si cela est valable pour tous, qu'est-ce qui justifie qu'on parle des enfants essentiellement et moins des adolescents ? Parce que l'enfance constitue le moment où le sujet se structure, donnant donc des caractéristiques qui sont propres à l'enfant et qui vont déterminer l'essence de ce qu'il sera pour toujours. En termes freudiens, le sujet construit sa névrose infantile au moment de l'enfance, névrose infantile qui sera le noyau de la névrose de l'adulte.

Cela a une conséquence majeure dans la pratique avec les enfants : l'analyse, essentiellement, consiste à élaborer, construire la névrose infantile, ce qui n'est pas rendre l'enfant névrotique.

Je ne développerai pas ce point qui justifie en soi une conférence mais indiquerai juste qu'il existe en effet une spécificité de la psychanalyse d'enfant. Certes, l'enfant est sujet mais dans un rapport à l'inconscient particulier, ce qui se met en évidence dans le rapport au savoir. Ainsi, l'analyste souvent, plutôt que convoquer le sujet supposé savoir, cas général de la demande analytique, est mis en place de sujet qui sait.

À partir de ce développement, je vais tenter le pari de répondre à la question de savoir s'il existe une spécificité de la psychanalyse avec les adolescents. Si nous admettons qu'il existe un réel de l'enfance, celui de la structuration comme sujet qui forge la névrose infantile, quel serait le réel de l'adolescence ?

Je commencerai par ceci : c'est un fait que l'horloge biologique programme l'apparition des caractères sexuels secondaires. Ont ainsi été appelés les changements au niveau du corps qui indiquent l'appartenance à un sexe. Que ces caractères ne constituent pas un réel, le discours des adolescents l'atteste. Plutôt interrogatifs par rapport aux phénomènes qui suscitent des affects variés, allant de la satisfaction voire de l'exaltation, à la dépression et déjà à la nostalgie, ces changements, comme on dit, interpellent et laissent surtout un point d'incertitude.

Une question dès lors se pose : pour pouvoir affirmer l'existence de l'adolescence, il faudrait pouvoir situer le moment d'entrée et le moment de sortie. Par exemple, lorsqu'on parle de l'enfant, on peut désigner le moment d'entrée comme correspondant à l'entrée dans le langage. Le signe de l'enfance est lié à l'appropriation du langage. Or, remarquons qu'en général pour l'entrée dans l'adolescence, on utilise un critère biologique, les changements du corps, et notons que, concernant la sortie, on se sert de critères sociologiques. On s'aperçoit du caractère flou de cette délimitation, qui donne lieu à des sous-catégories, comme celle d'adolescent attardé. Mais, au juste, quand est-ce qu'on peut dire que l'adolescence est terminée ?

De même, qu'est-ce que recouvre exactement le terme de crise qui s'associe habituellement à celui d'adolescence ?

Je propose ceci : le terme de remaniement appliqué à l'adolescence trouve sa pertinence au sens où ce qui se produit, c'est un remaniement du fantasme. Je m'explique, et pour cela il faut que je reprenne deux dimensions cliniques fondamentales, le fantasme et le symptôme dans leur structuration, c'est-à-dire au moment de l'enfance.

Il existe chez Lacan un moment crucial pour la structuration de l'enfant, celui de trauma qu'on peut qualifier de fondamental et qui correspond à l'irruption dans son existence de ce à quoi il n'était pas préparé, à savoir le sexe. Le modèle donné est celui des érections. C'est ce que Lacan met en évidence avec le cas du petit Hans. C'est un réel parce qu'il n'est pas programmé par le sujet. Mais Lacan dans la « Conférence de Genève » fait un pas de plus. Il reprend le modèle du garçon pour évoquer que tous les garçons font une première expérience de jouissance. Certains d'entre eux, en même temps, constituent une énigme qui porte sur le désir de l'Autre.

De nouveau le cas de Hans est convoqué. Confronté à ses premières érections et face aux paroles de sa mère qui de manière dévalorisante lui signifie « mais qu'est-ce que c'est ça ? », il construit l'énigme sur le désir de la mère : « Mais alors que veut-elle, quand elle dit ça, alors que j'étais assuré d'être l'objet de son désir ? »

Si je dis trauma fondamental, c'est pour indiquer qu'il ne s'agit pas d'une expérience négative mais constitutive, au point que Lacan pose cet élément comme constitutif de l'inconscient. Bien sûr, il ne s'agit pas de saisir l'instant de la production de l'inconscient mais de le corrélérer à la production entre une expérience de jouissance et une énigme qui émerge par rapport à l'Autre.

Maintenant, ce qui nous intéresse plus particulièrement, c'est que Lacan pose que ce n'est pas le cas de tous les garçons mais de certains d'entre eux. Et il trace la frontière ainsi entre l'autoérotisme et l'hétéro. Lacan ne dit pas hétérosexualité mais évoque pour certains êtres, ceux qui forgent l'énigme, qu'il ne s'agit pas d'une rencontre autoérotique mais de rencontre hétéro. C'est pour indiquer précisément une distinction entre une jouissance qui implique l'existence de l'Autre, cas hétéro disons, et une jouissance sans Autre, cas autoérotiques.

Je crois que nous avons là un fil essentiel pour aborder le réel de l'adolescence. J'en donne deux preuves théoriques et une raison clinique.

Concernant les preuves théoriques, la première nous vient de Freud à propos de l'autoérotisme. Il donne sa définition de l'autoérotisme comme une jouissance sans objet, indépendamment de l'existence d'un partenaire. Il se réfère à l'objet du fantasme. Donc, ça irait dans le même sens que Lacan, qui réserve l'autoérotisme à la jouissance qui n'inclurait pas l'énigme sur le désir de l'Autre.

Cette référence de Freud est dans le débat dans la société psychanalytique de Vienne à propos justement de la pièce de Wedekind *L'Éveil du printemps*. Il y a pourtant une remarque de Freud qui introduit une confusion à propos du suicide comme le sommet de l'autoérotisme négatif. Puis Freud ajoute : nier l'amour de soi-même, c'est se suicider.

Dans la première partie, le suicide est connecté à l'autoérotisme, soit, dans les termes de Lacan, à une pure jouissance, alors

que, dans la deuxième partie, l'explication est donnée par l'échec du narcissisme « nier l'amour de soi ».

Or, Freud lui-même va poser l'affinité, justifiée d'ailleurs, entre autoérotisme et schizophrénie. On s'aperçoit qu'il existe une nécessité conceptuelle à réordonner ces acceptions, ce que Lacan opère à partir de la distinction entre le sujet et l'Autre, et la distinction entre jouissance, amour, et désir.

Cela amène Lacan à une autre définition de l'autoérotisme, à savoir que ce qui manque dans l'autoérotisme ce n'est pas la relation à l'autre, mais l'appui sur soi-même. Si j'aborde ces questions, c'est la raison clinique évoquée auparavant, c'est parce que justement, de façon classique, il existe une nécessité imposée par la clinique concernant la distinction entre phénomènes relatifs à l'adolescence et phénomènes psychotiques et particulièrement schizophréniques.

La remarque de Lacan nous met sur la piste de la compatibilité entre la rencontre avec l'autre, le partenaire et l'autoérotisme. Dès lors, de nouveau notre repère dans la clinique concerne le rapport du sujet au fantasme et au symptôme.

Je reviens à la deuxième remarque théorique, que j'extrais de Lacan, à propos de sa préface de *L'Éveil du printemps*. Il commence par énoncer : « [le] dramaturge aborde [...] l'affaire de ce qu'est pour les garçons de faire l'amour avec les filles <sup>1</sup> ». Eh bien là, je vois que nous sommes en plein dans l'adolescence. C'est l'adolescence abordée du point de vue de la psychanalyse, donc ce n'est pas la rébellion contre l'expérience du maître, aspect sociologique, mais du point de vue de l'identité sexuelle.

Donc de façon cohérente, si l'enfance est abordée du point de vue du trauma fondamental et des premières expériences de jouissance, l'adolescence est abordée par Lacan par ce qu'on pourrait appeler l'affaire de l'autre sexe. Le terme d'affaire est intéressant puisqu'il désigne le fait d'être concerné par, impliqué par, orienté vers. En même temps, il faut convenir que c'est un terme vague, et ce pour deux raisons. D'abord, l'affaire qu'est pour les garçons de faire l'amour avec les filles ne précise pas ce qui rend l'une d'entre elles distincte des autres, ce qui la fait l'élue. Deuxième raison, cette affaire une fois qu'elle commence ne s'arrête jamais. Et heureusement !

1. J. Lacan, « Préface à *L'Éveil du printemps* », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 561.

Du coup, cela pose de nouveau le problème des limites de l'adolescence, l'entrée et la sortie. Si j'insiste sur ce point, c'est parce que j'ai une proposition à mon avis inédite, qui m'est venue en préparant cette conférence et que je vous soumetts : l'adolescence désigne le temps entre l'affaire et l'évènement. Je développe ce point.

Pour évoquer l'affaire, soit l'intérêt pour l'autre sexe, Lacan se réfère à la sexualité comme ce qui fait trou dans le réel. C'est valable pour les premières expériences de jouissance qui se soldent par la construction du fantasme.

L'entrée dans l'adolescence concerne une poussée pulsionnelle qui fait effraction dans le fantasme. L'éveil du printemps concerne en effet la jouissance relative aux premiers rêves érotiques où le sujet fait l'expérience d'un virage indiquant le passage d'un Autre de l'énigme à l'énigme de l'autre sexe incarnée par des partenaires que le sujet loge à cette place. Une nouvelle machine idéative se met en place dont la fonction est de réordonner, de nommer le trou rencontré. C'est, disons, le début de l'affaire.

Il s'agit maintenant d'expliquer comment l'affaire est pour toujours alors que l'adolescence, à ce moment, se termine. C'est là qu'intervient le terme d'évènement. Je l'extrahis de la définition que Lacan donne du symptôme, lors des conférences qu'il a prononcées à la Sorbonne sur Joyce et où il pose le symptôme comme évènement de corps.

Il est important de saisir que le terme d'évènement est plus spécifique que celui d'affaire, car il indique, d'une part, une jouissance localisée au corps et un moment inaugural qui le détermine. Ainsi, le symptôme serait la réédition, la réactivation, la répétition de ce moment inaugural.

À partir de cette formulation, Lacan a pu dire qu'une femme est symptôme d'un homme. Cela veut dire qu'il y en faut une, en dehors des autres, pas comme les autres. Ça ne veut pas dire qu'au cours d'une vie un homme fait seulement d'une son symptôme. L'expérience peut se répéter. Le point essentiel est qu'en faisant d'une femme son symptôme, il accède à ce qui constitue son noyau de jouissance inconscient. Car, suivant Lacan, l'homme ne jouit pas de la femme, plutôt, là, une femme est la médiation pour accéder à sa jouissance de l'inconscient.

Or, déjà Freud introduit un terme, celui d'anonymat, dont on peut se servir pour caractériser tout ce qui concerne une affaire qui ne se fait pas encore événement, et qui décrit bien l'adolescence.

Lacan utilise une autre expression qui va dans le même sens. Dans la préface du texte de Wedekind, il pose qu'un homme « se fait L'homme, à se situer de l'Un-entre-autres, à s'entrer entre ses semblables <sup>2</sup> », alors qu'« à s'en excepter, il s'exclut dans l'au-delà <sup>3</sup> ». C'est le cas de Moritz qui, à se situer d'entre les morts, est exclu du réel.

La perspective convergente de Freud à Lacan est que c'est uniquement à partir d'un choix concernant l'être sexuel, soit le propre sexe, qu'un sujet peut assumer un désir qui ne soit pas anonyme.

Notons donc que ce n'est pas par hasard que l'adolescence est évoquée souvent, comme dans ce texte, à partir des rêveries et du suicide. La rêverie qui trouve son point d'insertion dans le fantasme laisse pourtant en suspens le choix décidé du symptôme. En effet, si le symptôme, comme affaire de corps, concerne déjà la façon singulière dont se noue pour un sujet la parole dans le corps, il y a une dimension irréductible quant au sexe, que Lacan a désignée avec le terme d'autorisation.

Je considère que la logique propre à l'adolescent est en deçà de l'autorisation. C'est pourquoi j'ai évoqué que c'est le temps de l'affaire sans qu'il précipite en symptôme.

Il y aurait dès lors une explication à ce qui caractérise le prolongement de l'adolescence. Le sujet rejette le choix d'une autorisation qui porte sur la propre jouissance du symptôme. Cela est solidaire du rapport à l'inconscient et nous induit à réfléchir sur ce qui serait la spécificité de la psychanalyse avec ces sujets.

C'est un fait clinique attesté que le temps de l'adolescence n'est pas très propice au sujet, quant à se laisser orienter par ses formations de l'inconscient. Ce n'est pas qu'elles n'existent pas, mais le sujet ne suppose pas qu'il existe un savoir à déchiffrer. Plutôt, sa position est de rejet, ce qui est solidaire d'une réserve concernant la possibilité d'existence d'un Autre du savoir. Plutôt, la position serait « on ne peut pas savoir », ce qui induit une difficulté pour l'analyse, qui a comme condition l'existence d'un sujet supposé savoir.

2. *Ibid.*, p. 562.

3. *Ibid.*

Bien sûr, je ne dis pas : analyse impossible dans l'adolescence, puisqu'il y a des adolescents en analyse. Ce que je pose est l'existence d'un moment chez le sujet adolescent, marqué par le paradoxe, d'une indétermination dans le symptôme, au sens évoqué auparavant, le symptôme comme modalité spécifique de jouissance, et par ailleurs une position de fermeture quant au savoir de l'Autre. Ce rapport au savoir laisse le sujet dans une position de sensibilité à l'égard des *acting out* et des passages à l'acte. En effet, l'issue à l'indétermination trouve ici la solution dans un court-circuit du désir.

On constate que ce qui caractérise l'adolescence est la perte de l'assurance du fantasme que le sujet a construit au cours de son enfance. Cette perte est produite par l'émergence d'une jouissance perçue comme venant du dehors. C'est pourquoi Lacan a pu dire que la jouissance phallique est hors corps. Elle est hors corps car hétérogène au sujet, au sens où elle vient à crever l'écran du fantasme. C'est cela le propre des premières expériences de jouissance à l'adolescence.

Que le fantasme soit déchiré comme on peut le dire d'un voile, c'est ce qui se met en évidence avec la labilité des identifications. À cette labilité s'associe un certain refus à entrer dans un discours pré-établi, un discours qui prescrit, comme le discours du maître (DM). C'est cela qui est à l'origine d'une quête qui comporte une rébellion à l'égard de la norme. On perçoit dès lors l'affinité entre l'adolescence et la psychose, notamment avec la schizophrénie. Elle est basée sur le fait de récuser le S2 (en termes lacaniens).

Je reviens, pour conclure, sur la question de la sortie de l'adolescence, selon la perspective analytique.

J'ai évoqué la sortie par le symptôme. Cela ne veut pas dire que le signe de la sortie est de constituer un partenaire-symptôme. Quand on voit comment les gens se séparent, si on retient ce critère comme étant celui de l'adolescence, on dirait « tous adolescents ».

Passer de l'affaire du sexe à l'évènement du symptôme veut dire localiser une modalité propre de jouissance. Cela n'exclut pas qu'à l'horizon plus d'un puisse venir à occuper la place de l'objet élu, mais cela suppose aussi que ça ne peut pas être n'importe qui.

Je dirai pour terminer que j'ai trouvé dans un séminaire de Lacan un joint concernant les rapports entre les sexes qu'il me



semblait utile d'apporter à la réflexion d'aujourd'hui, car il pourrait s'appliquer à l'adolescence.

La question était pour Lacan, dans le séminaire tenu à Sainte-Anne, *Le Savoir du psychanalyste*, de savoir qui, de l'homme ou de la femme, prend l'initiative dans les affaires de sexe.

L'exemple est amusant. Lacan pose que les hommes fonctionnent en bande, la bande des garçons. C'est le côté « un comme les autres », base de ce rapport de camaraderie fraternelle qui caractérise la bande, sans que pour autant disparaisse la dimension d'émulation. Les femmes, par contre, fonctionnent par deux. Ce qui est aussi vrai. Donc d'un côté la bande, de l'autre le couple de deux copines, et tout cela se termine quand une femme décide d'extraire un garçon de la bande, comme on peut extraire un soldat du bataillon. De façon cohérente et contrairement à ce qui se dit, Lacan dira dans le séminaire *Encore* que ce sont les femmes qui possèdent les hommes.

Au fond, ne peut-on pas dire que c'est toujours une femme qui fait sonner l'heure, l'heure où l'adolescence prend fin, la fin de la rêverie ?

Là, le réel n'est plus celui d'une jouissance qui trouve le fantasme mais la jouissance de la rencontre avec l'Autre sexe. Rencontrer l'Autre sexe n'est pas identique à jouir d'un partenaire.